

otà la hâte re vient de t en somme eule-erreur, de se dire léfinitive. d'une pant, en étant aubert n'a paru à de ravailé à la nt près de ant, n'arri-science s morceaux

l également sorte de ses e; gravée à ant débout : là le tour-ongement nis l'occupe qu'il ait la e mot juste- châties que ns, du mon- correction u'il soigne, oursuit les mes de dis- r éviter les lements de Surtout, il de phrases, une belle rir qu'une rose a, par, s, une flui-coulée dans du bronze, ces détails, ue c'est que ssez respect- ter dans ce toujours s de jeunes rche de l'omanie, en à. Les mots squels em- les expres- sions étran- sont d'une nures, sans part, dans ette tension nce sévère t, chez les oduction et t un modèle ette métho- ceable. Son deur. Cer- crine qu'un esse refait, ait décidé à nière, lors- il n'aurait r, avec un a, sobriété, court et a- contentera rincipales e, que cette même pour t d'un mo- tendu a- tre, com- nt et se d- vaille à es- ythmique

sans une secousse, aussi clair partout qu'une glace, réfléchissant avec netteté sa pensée. Et, avec la clarté, il veut encore et la couleur, et le mouvement, et la vie. Il a le souffle, ce vent puissant qui va du premier mot d'une œuvre au dernier, en faisant entendre, sous chaque ligne, le ronflement superbe du grand style. Nous touchons, ici, à son individualité elle-même.

Gustave Flaubert est né en pleine période romantique. Il avait quinze ans au moment des grands succès de Victor Hugo. Toute sa jeunesse a été enthousiasmée par l'éclat de la pléiade de 1830. Et il a gardé au front comme une flamme lyrique de l'âge de poésie qu'il a traversé. Plus tard, à l'âge où l'on regarde en soi et autour de soi, il a compris quelle était son originalité propre, et il est devenu un grand romancier, un peintre implacable de la bêtise et de la vilénie humaines. Mais la dualité est restée en lui. Le poète lyrique n'est pas mort; il est demeuré au contraire tout-puissant, vivant côté à côté avec le romancier, réclamant parfois ses droits, assez sage cependant pour savoir d'autres fois se taire. C'est de cette double nature, de ce besoin d'ardente poésie et de froide observation, qu'a jailli le talent original de Gustave Flaubert. Je le caractériserai en le définissant « un poète qui a le sang-froid de voir juste. »

Il faudrait descendre plus avant dans le mécanisme de ce tempérament. Gustave Flaubert n'a qu'une haine, la haine de la sottise, mais c'est une haine solide. Il n'écrit ses romans que pour la satisfaire. Chacun de ses livres conclut à l'avortement humain. Les imbéciles sont pour lui des ennemis personnels qu'il cherche à confondre. Quand il braque sa loupe sur un personnage, il ne néglige pas une verrue, il étudie les plus petites plaies, s'arrête aux infirmités entrevues. Pendant des années, il se condamne à voir ainsi le laid de tout près, à vivre avec lui, pour le seul plaisir de le peindre et de le bafover, de l'étaler en moquerie aux yeux de tous.

Et, malgré sa vengeance satisfaite, malgré la joie qu'il goûte à clouer le laid et le bête dans ses œuvres, c'est là parfois une abominable corvée, bien lourde à ses épaules, car le poète lyrique qui est en lui, l'autre lui-même, pleure, de dégoût et de tristesse, à être ainsi traîné, les ailes coupées, dans la boue de la vie, au milieu du troupeau des bourgeois stupides et ahuris.

Quand le romancier écrit *Madame Bovary* et l'*Education sentimentale*, le poète lyrique se désole de la petitesse des personnages, de la difficulté qu'il y a à faire grand avec ces bons-hommes ridicules; et il se contente, bien à regret, de glisser un mot de flamme, ça et là, et une phrase qui s'envole largement. Puis, par réaction, le romancier consent à passer au second plan. Alors, ce sont des échappées splendides vers les pays de la lumière et de la poésie. L'auteur écrit *Salambo* et la *Tentation de Saint-Antoine*; il est en pleine antiquité, en pleine archéologie d'art, loin du monde moderne, de nos vêtements étriqués, de notre ciel gris et de nos chemins de fer qu'il abomine. Ses mains re-muent des étoffes de pourpre et des colliers d'or. Il n'a plus peur de faire trop grand, il ne surveille plus sa phrase; il ne craint plus qu'elle mette dans la bouche d'un pharmacien de village les images colorées d'un prince oriental.

Pourtant, à côté du poète lyrique, le romancier reste debout; et c'est lui qui tient la bride, qui exige la vérité même derrière l'éblouissement.

On comprend, alors, l'originalité du style de Gustave Flaubert, si sobre et si éclatant. Il est fait d'images justes et d'images superbes. C'est de la vérité habillée par un poète. Avec lui, on marche toujours sur un terrain solide; on se sent sur la terre; mais on marche largement, balancé par un rythme d'une beauté parfaite. Quand il descend à la familiarité, la plus vulgaire, pour les nécessités de l'exactitude, il garde une noblesse qui met de la perfection dans les

négligences voulues. Et d'ailleurs, rien n'est laid dans cette continuelle peinture de la laideur humaine. On peut aller jusqu'au ruisseau, le tableau aura toujours la beauté de la facture. Il suffit qu'un grand artiste ait voulu cela.

Ces notes sont forcément incomplètes. J'ai désiré dire simplement que Gustave Flaubert est une des personnalités les plus hautes de notre littérature contemporaine. Toute la jeune génération littéraire le regarde comme un père. Et voyez l'étrange chose, Gustave Flaubert vit seul, à peine entouré de quelques amis fidèles; tandis que tel écrivain, qu'il est inutile de nommer, tient cour plénière, a un cabinet de consultations pour les débutants, occupe tant de place dans les bruits du jour, qu'il a fini par se faire accepter à l'étranger comme le représentant le plus éminent de l'esprit français.

Il y a là une injustice qui m'enrage. Le génie français, à cette heure, la langue française dans sa pureté et dans son éclat, est chez l'écrivain solitaire dont les journaux n'impriment pas le nom une fois par mois. C'est devant celui-là que les trompettes de l'enthousiasme public devraient sonner sans relâche, parce que celui-là est réellement l'honneur et la gloire de la France.

EMILE ZOLA.

IMPRESSIONS D'AVRIL

LA BERGÈRE.

« Que fais-tu, sottie créature ? Est-ce le vol des hannetons ? Qui t'occupe, quand tes moutons Vont dans nos blés chercher pâture ? — « Je regardais par aventure Du pommier s'ouvrir les boutons... » — « Qui donc, chantant sur tous les tons, Là-bas s'adosse à la clôture ? — « Regarde... là ! » — « Je ne vois rien. » — « N'est-ce pas Jean ? » — « Peut-être bien. » Dit la bergère un peu confuse. — « Ah ! je sais ce qui te distrait ! Va-t'en, car je comprends ta ruse : Tout notre blé se mangerait ! »

ACH. MILLIEN.

LES POÈTES CONTEMPORAINS

ALFRED DE MUSSET

La même semaine, paraissaient en librairie la nouvelle *Légende des Siècles* de Hugo et la *Biographie d'Alfred de Musset* par son frère Paul. Ce char triomphal a rencontré ce char funèbre. Le hasard se plaît à ces mises en scène, à ces paradoxes de dates qui font rêver.

Ici la partie n'était pas égale. Je serai dur. Mais nous devons le respect à la littérature, non aux motifs de cette littérature. Certes, j'estime M. Paul Musset pour sa fidélité à son frère, mais je n'aime pas son livre d'aujourd'hui. Rien de nouveau, rien de hardi, rien d'intense dans cette biographie juste-milieu d'un poète qui avait retourné la devise antique, le « nequid nimis » — rien de trop — des Epicuriens, et pratiqué plus que nous tous cet « omne nimis » — tout à l'excès — dont le siècle a vécu et dont il mourra. Certes je ne suis pas de la race de Sainte-Beuve qui regardait les mauvaises mœurs des écrivains à travers leurs œuvres, un peu comme les débauchés regardent des gravures libertines à travers des cartes transparentes. Mais j'estime que M. Paul de Musset a diminué son frère en réduisant cet outrancier de vices aux proportions d'un roué sentimental. Franchement, qui trompe-t-on ici ? Musset fut un débauché, il fut un tyrogne, comme on est un héros, avec frénésie, — un Pascal de

l'absinthe et du mauvais lieu. Nous le savons pardieu bien tous, et si j'avais le dangereux honneur de porter son nom, j'aurais la cranerie de dire cela. Oui, je le percerai de ses vices, comme on dit que la nièce de Nestor Roqueplan passa des gants lilas aux mains glacées de son oncle, mort et couché au cercueil, pour que ce vieux dandy parût correct devant l'Éternel.

Soyons audacieux. Que resterait-il de Musset sans l'admirable fureur de ses passions ou de ses vices ? — car la passion, c'est la pseudonyme romanesque du vice. — L'Artiste ? Non. Les virtuoses de la poésie contemporaine ont eu trop beau jeu à relever ses négligences de composition et ses insuffisances de rimes. Le philosophe ? Moins encore. Sous l'éloquence de l'espoir en Dieu se dissimule le plus banal des arguments spiritualistes : la preuve d'un réparateur suprême par les révoltes du cœur. Musset doute comme les croyants prient. C'est une nouveauté de passion, cela, non de doctrine. La politique l'a trouvé indifférent. Je ne blâme pas. Je constate. La fumée de son cigare lui a toujours caché les fumées de poudre à canon qui tourbillonnent sur le champ de bataille du dix-neuvième siècle. Tout cela est vrai, pourtant, cet artiste négligé, ce superficiel philosophe, cet indifférent, ce détaché, nous l'aimons, comme il voulait qu'on aimât les vers, à la rage, et je gage que sur dix jeunes gens, neuf avaient dévoré cette insignifiante biographie avant même d'ouvrir la Légende.

Il y a une raison à cet engouement. Elle est simple. Personne ne l'a dite hardiment. Musset leur plaît, à ces corrompus et à ces décadents de la fin du siècle, parce que sa poésie est la poésie de leurs vices. Il est moderne dans le mal. Il a inventé une façon nouvelle et singulière de goûter la vie dans ce qu'elle a de plus âpre et de plus coupable : le vin, le jeu, la débauche. C'est bien pour cela qu'il se rencontre sur toutes les tables des plus vulgaires étudiants et dans toutes les chambres des hôtels de filles. Cette banalité d'enthousiasme lui aliène les délicats. Il faut être un bien grand homme pour n'être pas déshonoré par l'admiration des imbéciles. Ayons l'héroïsme d'avoir raison avec eux. Il y a débauche et débauche, ivresse et ivresse. Tout se tient dans l'homme. Chacun s'amuse comme il vit, et le siècle peut passer tout entier dans les plaisanteries de quatre ou cinq blasés de tête profonde qui se grisent dans un cabinet particulier du boulevard. Le seizième siècle, qui valait le nôtre, tient tout entier dans les propos de buveurs de Rabelais. Musset a vu cela. Il est le seul avec Baudelaire, mais ce dernier par un effort. Il y a toujours eu du pédant chez Baudelaire. Il a été le Malthus du Sadisme. Il le savait et s'en vantait. Tout se compense : il a dû à cette raideur de doctrine la perfection métallique de sa poésie, luisante et sanglée comme un riche harnachement de cheval. Chez Musset l'art achève la vie, comme la main achève le bras — prise sur les choses, expression de tout le tempérament.

Hé bien ! l'attache de cet art troublant à cette vie troublée, nous voulions la voir; nous autres qui sommes restés de la bande à Musset, quoi que ce soit à peu près aussi ridicule en 1877 que de se pincer la taille dans une redingote à la Gavarni. C'est cette biographie qu'il y avait à avoir, et que M. Paul de Musset ne nous a pas donnée, aussi timide en cela — mais plus excusable — que Thomas Moore d'avoir châté les mémoires de Lord Byron. Je peux me tromper, voici en deux mots comment je la vois, moi qui n'ai aucune pudeur de famille à respecter, cette biographie du Byron Français. — d'après ses poésies et sa prose — faute d'anecdotes.

Musset le dit lui-même, dans les déclama-toires et cependant admirables pages qui ou-

vrent la confession de l'Enfant du Siècle : Quand il est né, la colossale statue de l'Empereur bouchait l'horizon. Bonaparte pesa comme un cauchemar sur tous les jeunes gens qui eurent vingt ans de 1815 à 1830. Ce prodigieux parvenu avait donné à ceux qu'il emportait dans le tourbillon de sa fortune les sensations d'un homme qui jouerait sa vie contre un million au trente-et-quarante, — tous les jours. Il fut le croupier sublime d'une banque dont toute l'Europe était le tapis vert, toutes les couronnes l'enjeu. Il avait donné du prix à la vie. Pour des civilisés, c'est le seul bonheur : ne pas s'enivrer. C'avait été une ivresse excessive, inoubliable. De là les fièvres de la restauration. La bataille était dans le sang ; ne pouvant se battre avec le fusil et le sabre, on s'improvisa des Austerlitz et des Marengos dans la littérature. On gagna la première de Hernani. On emporta au pas de charge les vieux bastions de l'Art classique. On eut Victor Hugo pour Napoléon, et lui-même exécuta sur la gloire un dix-huit brumaire qui n'a pas encore eu son Waterloo. Philosophie, histoire, science, politique, peinture, on lutta partout, on vainquit partout. Alfred de Musset fut de ceux qui sentirent le poids de ces campagnes d'imagination :

Qu'est la pensée, hélas, quand l'action commence ?

« T-il écrit dans cette incomparable lamentation qu'il appelle les *Vœux stériles*. — Et il eut raison. Il n'y a pas de chef-d'œuvre qui vaille une victoire, pas de littérature qui ne pâlisse auprès de la brûlante réalité. Une seule s'offrait à cet étalon de vingt ans : les femmes. Il s'y rua de toutes les puissances de sa jeunesse. Il a écrit les *contes d'Espagne* au collège. Pour quiconque connaît les conditions des chefs-d'œuvre, ce fait dit tout. Il y avait chez cet adolescent débordé une fureur de plaisir qui allait à la rage. J'ai dit que l'embrasement du premier empire était descendu au fond de toutes les poitrines. Celui-ci avait lu Byron, il se savait beau ; il s'était, lui aussi, réveillé fameux, et il saccageait ses sens pour assouvir sa soif et sa faim d'émotions ardentes.

Rencontra-t-il ce frémissement surhumain qu'il cherchait ? Non. C'était encore de la littérature. Il convoitait la passion, il l'implorait, il l'attisait en lui. Il ne trouvait que la débauche ou la fantaisie. Il se serait voulu blanchissant d'un coup comme l'Onorio Luigi de sa Portia. Mais après les nuits d'excès dont les orgies de l'enfant du siècle sont le fidèle tableau, s'il se regardait dans son miroir, il y revoyait ses boucles blondes et ses yeux bleus. Il y a une époque dans la jeunesse où l'homme se réveille jeune tous les matins. — puis ce n'est plus qu'à de certains matins. — Tous les héros favoris de Musset commencent ainsi, depuis Octave dans la *Confession*, jusqu'à Lorenzaccio dans le drame de ce nom. Ce dernier même est la vraie confession de l'auteur de Rolla. Sainte-Beuve a écrit : Musset conçut que l'Art vivait de passion. Il s'incendia lui-même ; il se fit libertin pour frapper la Muse au cœur, comme Lorenzaccio pour tuer le duc Alexandre. On verra si la ressemblance se borne à ces deux traits.

Et elle vint, cette passion inspiratrice, jusque-

Il s'était masqué en débauché. Le masque lui collait à la peau. A-t-il jamais cessé de boire même durant ses amours avec madame Sand. Je ne le pense pas. Rappelez-vous les aveux étranges de l'Enfant du Siècle, ce libertin que la déprivation de ses souvenirs pousse à corrompre sa vraie maîtresse, à en faire une fille, et qui se maudit de ne pouvoir purifier sa pensée et ses sens, même dans le bonheur. Lorenzaccio aussi se grime en viveur, en blasé, pour sauver Florence, et il se corrompt jusqu'aux moellés. Il y a une vérité psychologique derrière ce symbole : tous les Brutus deviennent fous. C'est aussi le dernier mot de Hamlet.

Musset comprit cette vérité. Il se reconnut impuissant à guérir. Déjà sa jeunesse entamée par tant d'excès, manquait sous lui. Il y a un affreux portrait dans ce livre de madame Collet. Je le crois vrai. Dès 1840, l'ancien amant de George Sand, le fringant chérubin de l'Andalouse est montré, les dents gâtées, les yeux gonflés, beau encore sous ses cheveux blonds, mais épuisé. Son génie aussi s'était en allé. Avec des éclairs merveilleux, ses compositions devenaient haletantes, et courtes. Ses plus beaux poèmes avaient toujours un peu manqué de suite ; il cessa d'écrire, et il se laissa mourir. Henri Heine, ce moqueur impitoyable, disait de lui : « c'est un jeune homme qui a un bien beau passé. »

Soit ! Cela même fait la gloire de Musset. Il a eu un passé de jeune homme. Il a aimé sa jeunesse. C'est la plus rare vertu dans ce siècle d'érudits et de dégoutés. Malgré son scepticisme et son Byronisme, ses vingt ans ont été les siens, et non la parodie de ceux d'un autre. Sa poésie est impossible à un autre moment de l'histoire littéraire. Il est nouveau de pied en cap ; pour moi, c'est le plus bel éloge. Tel quel, le plus mutilé de nos grands poètes, il est le plus « nous tous. » Possible que dans cent ans on n'y comprenne rien. Mais si je voulais donner à un étranger le sentiment exact et profond de notre jeunesse et de ses façons de goûter la vie, bonnes ou mauvaises, je lui apporterais la *Comédie humaine*, de Balzac, le *Rouge et le noir*, de Stendhal, et les vers de Musset. Il me semble que je ne diminue pas le poète en le rangeant dans ce triumvirat des Grands Modernes.

PAUL BOURGÈT

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

Le Nil, Egypte et Nubie, par Maxime Ducamp. nouvelle édition avec une carte spéciale, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, chez Hachette. — Ce livre dédié, quand il parut, à Théophile Gautier, a été écrit à une époque où les écrivains-voyageurs se préoccupaient beaucoup plus dans leurs relations de la couleur que de l'érudition, des paysages que des mœurs. M. Maxime Ducamp s'embarqua pour ce voyage le 15 novembre 1849. Il visita Alexandrie, le Caire, puis partit pour la Haute-Egypte. C'est là surtout que le coloris du prosateur triomphe. Les paysages à la Marilhat, les tableaux à la Decamps se succèdent, éblouissant le lecteur. Les cataractes, les aspects de la Nubie inférieure y prédominent, à vrai dire, étonnamment ; les scènes d'intérieur non moins. Nous avons des descriptions de repas turcs et de danses d'allumées bien venues sous le pinceau. Le retour au Caire

dans la vie réelle, un valet peint dans ces

« L'homme »
« Mais l'alle »
« Qu'en serv »
« La politici »
centre et le pi »
effets déplorab »
l'esprit.

« L'alleman »
cercle intime d »
citoyen. »

Professeur J »
son Comment »
elle appartenir »
prit endurcis, »
vent qu'il est c »

La Turquie

*rope, par le ba »
en Syrie, en Ar »
18, 3 fr. 50 che »
ami des Turcs »
une préface an »
façon très-vive »
diplomates, et »
aisément. Dan »
un coup d'œil »
peins des tren »
lui est due, à l »
Turquie est tre »
tualité si jama »
est que la Tur »
réfouler les Tu »
venus dans l'u »
remplacer ? P »
occupent le so »
sont au nombri »
rection contre »
le veuille ou n »
foulés en Asie »
démassée.*

La France

*ancien représe »
mans 1770. — »
6 fr. chez Didi »
sacrés de l'hu »
dressant à M. »
un point d'ap »
nombreux. La »
que deux : Vo »
ses ennemis e »
qui a éclairé, »
ments, la voie »
clarté de gén »
qu'un livre « »
vous être dedi »
Jobez s'ouvre »
Marie-Antoin »
ment où triom »
fait assister à »
got est le hêr »
compte montr »
peuple françai »
théocratique. »
mier dans une »
testée par auc »
tre n'a aucun »
des intérêts d' »
tes nos forces »
cette suite d'ê »*

« La même »

Le serf de
cipation russe,
3 fr. 50. — Il »
ce roman est »

ou la fantaisie. Il se serait voulu blanchissant d'un coup comme l'Onorio Luigi de sa Portia. Mais après les nuits d'excès dont les orgies de l'enfant du siècle sont le fidèle tableau, s'il se regardait dans son miroir, il y revoyait ses boucles blondes et ses yeux bleus. Il y a une époque dans la jeunesse où l'homme se réveille jeune tous les matins. — puis ce n'est plus qu'à de certains matins. — Tous les héros favoris de Musset commencent ainsi, depuis Octave dans la *Confession*, jusqu'à Lorenzaccio dans le drame de ce nom. Ce dernier même est la vraie confession de l'auteur de Rolla. Sainte-Beuve l'a écrit. Musset conçut que l'Art vivait de passion. Il s'incendia lui-même; il se fit libertin pour frapper la Muse au cœur, comme Lorenzaccio pour tuer le duc Alexandre. On verra si la ressemblance se borne à ces deux traits.

Et elle vint, cette passion inspiratrice, jusqu'à la plus souhaitée que possédée. Elle vient toujours, comme le Satan de la Légende, pour ceux qui lui vendent leur âme. Musset a aimé George Sand. C'est la seconde période de sa vie. Elle fut inoubliable. Je l'ai comprise, un jour que fort mélancoliquement assis dans le salon de François Buloz avec qui je discutais pied à pied les phrases d'une miègne nouvelle, je regardais le portrait de George Sand peint par Delacroix, — une simple tête à la manière noire, divine de mélancolie, avec deux yeux bruns qui boient, qui absorbent la lumière au lieu de la renvoyer. Il y a du Sphinx dans cette femme, un arrière-fond ténébreux dans ces yeux-là. C'est de ces têtes, qui, même illuminées par les voluptés, les plus folles, gardent des pensées qu'on n'atteint pas. Jamais elle ne se donna tout entière, pas plus à Musset qu'aux autres. C'était un Goethe-femme. Elle buvait les idées de ses amants, elle les exprimait, sorte de vampire intellectuel, puis ils mouraient comme les maîtresses de Goethe. Musset était de la race de Byron. Cela suffit pour tout expliquer. Ils se sont maudits en vers et en prose. Elle a écrit qu'il était fou. Il a écrit qu'elle manquait de cœur. Madame Collet, dans un livre qui s'appelle *Lui*, a vu plus juste. C'étaient deux artistes et de tempérament contraire. Voilà tout. Sand se préparait à durer longtemps et à se transformer sans cesse à travers des œuvres nouvelles. Musset voulait la frénétique, la subite possession du génie, puis la mort. A Venise, où ils se brouillèrent, elle vivait et travaillait avec une régularité paisible qui bouleversait ce jeune inquiet, et l'exaspérait jusqu'à l'énerverment. Quand on s'aime et qu'on habite ensemble, il faut se plaire à toutes les heures du jour, sinon, c'est une guerre coupée d'armistices, et le plus doux devient féroce à ce jeu terrible. Sand et Musset sont morts, convaincus chacun de la perfidie de l'autre, — et ils avaient raison tous les deux.

On a imprimé que Musset s'était jeté dans la débauche pour oublier madame Sand. Il s'est consommé dans les cafés de France un nombre incalculable de verres d'absinthe pure à l'imitation du grand poète. Daudet s'en est moqué finement dans *Jack*. Je ne crois guère aux ivrogneries par mélancolie. Musset avait très-certainement goûté à toutes les sortes de libertinage avant sa liaison avec George Sand. J'ai dit qu'il avait joué au lord Byron. Il se trouva qu'on ne badine pas plus avec le vice qu'avec l'amour.

NOUVEAUTÉS LITTÉRAIRES

Le Nil, Egypte et Nubie, par Maxime Ducamp, nouvelle édition avec une carte spéciale, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, chez Hachette. — Ce livre dédié, quand il parut, à Théophile Gautier, a été écrit à une époque où les écrivains-voyageurs se préoccupaient beaucoup plus dans leurs relations de la couleur que de l'érudition, des paysages que des mœurs. M. Maxime Ducamp s'embarqua pour ce voyage le 15 novembre 1849. Il visita Alexandrie, le Caire, puis partit pour la Haute-Egypte. C'est là surtout que le coloris du prosateur triomphe. Les paysages à la Marilhat, les tableaux à la Decamps se succèdent, éblouissant le lecteur. Les cataractes, les aspects de la Nubie inférieure y prêtent, à vrai dire, étonnamment; les scènes d'intérieur non moins. Nous avons des descriptions de repas turcs et de danses d'allumées bien venues sous le pinceau. Le retour au Caire en fournit bien d'autres, non moins pittoresques. Et quand M. Maxime Ducamp quitte Alexandrie et part pour Beyrouth, nous nous séparons à regret du peintre de l'Egypte. Son dernier regard jeté sur cette antique contrée ne lui inspire pas de bien consolantes pensées. « Sous le bâton et les impôts turcs, l'Egypte s'éteint; ce sera un beau cadavre; qui est-ce qui le dévorera? » *That is the question*, peut-on dire aujourd'hui plus que jamais.

A la même librairie :

1° **Géographie. La terre à vol d'oiseau, par Onésime Reclus, édition illustrée de 176 gravures sur bois, 2 vol. in-18, 10 fr.** — On est arrivé à donner aux livres instructifs de tels attrait matériels qu'il faut avoir l'amour de l'ignorance bien ancré pour ne pas se laisser prendre à leurs charmes. Ces deux volumes, avec leur texte engageant et leurs innombrables gravures d'une variété alléchante, sont une preuve frappante de cette assertion. On les lit avec entraînement comme on lirait un roman. Que de choses on croit savoir, que l'on ignore complètement, surtout en géographie! Ce livre en main, deux journées suffisent pour parcourir les deux hémisphères; à vol d'oiseau, c'est vrai, mais comme un oiseau qui aurait le regard bien perçant et la perception bien rapide.

2° **Petite histoire d'Angleterre, depuis les origines jusqu'à nos jours, par Paul Lacombe, 2 vol. in-32, 1 fr.** — Cette histoire de poche qui commence aux peuples gaulois, habitant l'Angleterre avant la conquête romaine, et va jusqu'aux événements les plus récents, est écrite avec soin, avec clarté et dans un esprit aussi large que judicieux. Nous lisons à la fin du second volume une appréciation sur les résultats de la guerre de Crimée, des pages très-sensées qui ne seraient déplacées dans aucun de ces ouvrages à grands fracas, qui ont la prétention de jeter sur les événements ce coup-d'œil d'aigle que l'on voit. A tous les points de vue nous recommandons vivement la lecture de ces deux petits volumes.

3° **Dictionnaire universel des littératures, par G. Vapereau; chaque fascicule, 2 fr. 50.** — Le 11^{me} fascicule de ce dictionnaire si utile aux gens de lettres comme aux gens du monde, vient de paraître. Il en est à la lettre T, et contient, comme les précédents, des articles de biographie des plus complets.

La Société et les mœurs allemandes, traduit de l'allemand du Dr Johannes Scherr, par Victor Tissot, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, chez Dentu. — Ceci, nous dit le traducteur, est le livre d'un professeur universitaire, rationaliste et national-libéral. Il fut républicain avant 1848; mais les étonnantes victoires l'ont rallié à l'étonnant empire. Il jouit en ce moment de la faveur populaire; on le compare à Michelet. M. Tissot trouve que cet ouvrage manque d'élevation et d'idée philosophique; il n'a pas tort. Ce qui nous réjouit, c'est d'entendre le professeur Scheer dire à ses compatriotes les vérités suivantes: « L'allemand aime volontiers la liberté dans le royaume nuageux de ses rêves, mais